

INTERVIEW

ROBERTA GULISANO

PLANTER UN CITRONNIER DANS UN SOL NOUVEAU



Texte de Marco Canepari / Photo d'Orazio Sturniolo, ExpOZure_photography

EN VEDETTEENTRETIENS

19/01/2026

Les chansons de Roberta Gulisano puisent leurs racines dans le dialecte sicilien et le quotidien d'une petite ville de la province d'Enna, où les contes populaires, la poésie villageoise et les souvenirs familiaux façonnent encore les échanges. Son dernier EP, * **A Ccu Apparteni?***, sorti en 2024 chez **Mhodí Music Company**, revisite cet univers local à travers le regard d'une migrante ayant passé neuf ans en Angleterre, interrogeant ce qui subsiste lorsqu'une personne porte en elle une culture au sein d'une autre.

Le titre est tiré d'une expression courante en Sicile et dans toute l'Italie du Sud, une question utilisée pour situer un étranger au sein d'un réseau familial et communautaire. « A ccu apparteni ne signifie pas d'où viens-tu, mais **à qui appartiens-tu ?** » explique-t-elle. « Et cela change la perspective. Ton être n'est pas lié à un lieu, mais à quelque chose qui coule dans tes veines. Ton ascendance, ta culture, tes racines. » Pour elle, ce passage de la géographie à la lignée est devenu central dans son écriture, surtout depuis qu'elle vit dans un pays où les enfants grandissent en parlant plusieurs langues et où les questions habituelles sur les origines sont souvent insuffisantes.

Lors de notre rencontre à **WOMEX**, le salon annuel international des musiques du monde et folkloriques, à Tampere, en Finlande, fin octobre, elle nous a parlé de son EP « A Ccu

Apparteni? », qu'elle considérait comme un retour aux sources de son parcours. Cet EP, entré dans le Top 10 des **charts européens de musique du monde** en octobre 2025, rassemble des morceaux explorés dès l'adolescence dans les clubs folkloriques du lycée, où elle dansait la tarentelle et les contre-danses avec ce qui allait devenir la **Compagnia Triskele**. On y retrouve également des récits de personnalités telles que l'accordéoniste surnommé « Zio Angelo » et les chanteurs Stornelli alla Leonfortese de Leonforte. L'EP porte aussi la trace du travail harmonique qu'elle a mené à Palerme, où ses études de jazz au Conservatoire « V. Bellini » l'ont orientée vers la composition.

Son attachement à la Sicile, mais aussi à un avenir qui dépasse ses frontières, est marqué par l'histoire complexe de l'île avec son dialecte et sa musique folklorique. Pendant longtemps, ces deux éléments ont été perçus comme des signes de déclin social plutôt que comme une richesse culturelle. « La Sicile a une histoire particulière, une relation particulière avec son folklore et son dialecte, car pendant de nombreuses années, le dialecte et la musique traditionnelle ont été abandonnés, considérés comme un symbole de décadence sociale », explique-t-elle. Cette pression s'est même étendue à la vie domestique. « Je viens d'une génération où il était presque interdit de parler le dialecte à la maison, car ce n'était pas bien vu. » Instruments, danses et chants ont été relégués au profit du folklore mis en scène et du tourisme, au détriment de la pratique communautaire. « Ils ont été davantage associés au monde du folklore, à sa renaissance touristique, qu'à la vie de la communauté. »

Son entrée dans cet univers s'est faite par le biais de l'école. « Tout a commencé au lycée. » Un club d'après-midi a été proposé par une mère en collaboration avec l'établissement, et un groupe de camarades l'a invitée à les rejoindre. « On a commencé avec des camarades, des amis, ils m'ont fait entrer. J'étais une fille très timide, on ne dirait pas que j'avais 12 ou 13 ans. » Ils ont commencé par la danse. « On a commencé par les danses, les tarentelles, les contre-danses, etc. Et pour moi, qui étais très timide, c'est devenu un moyen de m'exprimer, de m'amuser, de créer des liens avec mes camarades. »

À la fin de leurs études, ils ont officialisé leur projet. « À la fin du lycée, nous avons fondé une association avec l'aide de quelques parents, car c'était indispensable. » Le groupe est devenu la Compagnia Triskele, collaborant avec des festivals et des écoles. Au début, elle était avant tout danseuse. « J'ai toujours été passionnée par le chant, je chantais, mais en réalité, j'étais surtout danseuse dans le groupe. »

Un accordéoniste âgé, connu de tous sous le nom de Zio Angelo, devint une figure marquante de ces premières années. « Il y avait un vieil homme qui jouait de l'accordéon et qui nous a aussi appris plusieurs chansons. Il jouait avec nous, c'était formidable. Il s'appelait Zio Angelo, nom que je cite d'ailleurs dans un couplet d'une chanson de cet album. » Cette chanson fait directement référence à la tradition des Stornelli alla Leonfortese de Leonforte, dans sa province natale d'Enna. « Ils ont cette façon de chanter, accompagnés à l'accordéon, avec une structure et une mélodie très précises. Mais les Stornelli improvisent généralement. »

Elle décrit leur rôle avec affection. « En général, ce sont des Stornelli plaisants, empreints de dédain ou d'affection. Certains font évidemment référence à des actes sexuels, d'autres se moquent les uns des autres. » Cette pratique s'inscrit dans une culture méridionale plus large, celle du chant face à face. « La tradition des Stornelli est assez particulière dans le sud de l'Italie, avec le chant devant le public. » Au sein de cette tradition, certaines règles

demeurent. « Généralement, le Stornelli initial est toujours le même, c'est-à-dire que le chant commence toujours par le même incipit, puis varie selon le génie du chanteur. »

Le chant est devenu une activité centrale plus tard, imposé par la nécessité lors d'un événement particulier où la chanteuse principale est tombée malade. « Je me souviens d'un événement où, comme pour beaucoup de chanteurs, la chanteuse principale est tombée malade et nous avons dû assurer le spectacle. On m'a dit : "D'accord, chante, tu sais chanter." J'ai répondu : "D'accord." » Jusque-là, son expérience en solo était limitée. « Elles chantaient dans la chorale de l'église, mais pas en soliste. » Cette soirée a tout changé. « Et puis j'ai commencé à me dire : "Tiens, j'aime chanter, même seule sur scène." » Des cours ont suivi.

Avec le recul, elle insiste : ce n'était pas prévu. « Si on me l'avait proposé à 16 ou 17 ans, j'aurais refusé catégoriquement. » Au lycée, elle suivait un tout autre chemin. « J'étais en filière scientifique, je voulais faire de la chimie. » Le groupe folklorique définissait son cercle social. « Mes amis, mon cercle d'amis, c'était ceux de ce groupe. Mais il faut dire que dans la ville, on était un peu... un peu des marginaux, des originaux, mais on s'amusait beaucoup, on faisait des choses formidables, on voyageait énormément. » Elle considère cela comme une chance. « Je pense que, compte tenu de notre âge et de l'époque où nous avons grandi, nous avons eu beaucoup de chance de bénéficier de ces opportunités. »

L'université l'a conduite à Palerme, où son horizon s'est à nouveau élargi. « Après mes études, je suis allée à Palerme, je me suis impliquée dans la scène musicale locale et j'ai commencé mes études là-bas. » Elle s'est ensuite inscrite au Conservatoire « V. Bellini » et a choisi le jazz. « J'ai donc intégré le conservatoire, j'ai étudié le jazz, un univers complètement différent, mais toujours avec des liens avec la scène locale. Côté composition, j'ai commencé à composer mes propres morceaux. » Sa première chanson entièrement structurée, « Mennula Amara », est sortie en 2008 et figurera plus tard sur son deuxième album. « Ma première chanson était "Mennula Amara", qui se trouve sur mon deuxième album, " **Piena di(s)grazia** ". C'était en 2008. La première version de cette chanson est assez proche de celle de l'album, mais c'est la première chanson vraiment structurée. »

Sa manière d'aborder la matière première est restée constante depuis le début. Elle considère les chansons comme des récits chargés d'histoire, et non comme de simples textes à réutiliser. « Je ne me suis jamais contentée de reprendre un texte ou une chanson que je connaissais. Je suis passionnée par les histoires, et j'aime comprendre ce qui se cache derrière une chanson : la vie, l'histoire, la culture, pourquoi elle nous est parvenue, et aussi pourquoi elle ne nous est pas parvenue autrement. » Elle évoque des paroles conservées dans les recueils de Favara et Salamone Marino, où les mots subsistent mais la musique a disparu. « J'ai réussi à rassembler les paroles, mais parfois la musique était perdue, elle n'avait pas été enregistrée. » Pour elle, cette perte est liée à une histoire plus vaste. « Le malheur de l'histoire de la Sicile, sous le fascisme, a connu une période d'uniformisation, de purification, d'uniformisation de l'italianité, ce qui n'a rien arrangé. » Pourtant, la géographie et le tempérament ont su préserver quelque chose. « Cependant, la géographie de la Sicile et peut-être aussi la réticence des Siciliens à l'égard des nouvelles en général, ont toujours fait en sorte que quelque chose l'ait préservée, que quelque chose ait réussi à nous parvenir jusqu'à nos jours. »

Son ascension a coïncidé avec un regain d'intérêt pour la chanson en langue sicilienne. « À mes débuts, on a assisté à une véritable renaissance de la musique sicilienne. De nombreux auteurs-compositeurs se sont mis à écrire en sicilien, de nombreux groupes ont vu le jour, certains ont perduré, d'autres se sont un peu essoufflés, mais je crois que la musique sicilienne issue de cette tradition recèle encore une grande richesse. » En 2010, Compagnia Triskele a remporté le Premio Andrea Parodi avec « **Fimmini** », l'un des prix italiens les plus prestigieux dédiés aux musiques du monde et folk. Son premier album solo, **Destini Coatti**, sorti en 2012 et inspiré par l'œuvre de l'écrivaine sicilienne **Goliarda Sapienza**, a été sélectionné dans la catégorie **Opera Prima** du Premio Tenco, le prix italien le plus important pour la composition. Elle a également remporté à deux reprises le prix Bianca D'Aponte des meilleures paroles (2010 et 2012), une récompense italienne destinée aux auteures-compositrices dont le travail met l'accent sur le texte et la voix. Son album suivant, *Piena di(s)grazia* (2016), produit par **Cesare Basile**, auteur-compositeur et producteur originaire de Catane, dont la carrière embrasse le rock indépendant, les projets expérimentaux et les traditions folkloriques siciliennes, a marqué le début d'une nouvelle collaboration : Gulisano a par la suite rejoint son groupe en tant que choriste et percussionniste.

Connue de nombreux auditeurs sous le nom de « La Guli », elle a présenté ses chansons sur des scènes telles que l'European Jazz Expo, le Taranta Fest, l'Alkantara Fest et le Capo d'Orlando Blues, intégrant le dialecte sicilien dans les contextes du jazz, du rock et du folk.

Lorsqu'elle est arrivée en Angleterre en 2016, après *Piena di(s)grazia*, ces expériences faisaient partie d'une vie qui s'était soudainement tue. « J'ai arrêté la musique, je me suis davantage consacrée à ma famille, au travail et à ma formation dans une nouvelle société », se souvient-elle. Cette pause a duré suffisamment longtemps pour la perturber. « À un moment donné, je me suis sentie un peu perdue. J'étais spirituellement perdue. » Le chemin du retour, a-t-elle compris, signifiait revenir à l'instant d'avant le bouleversement. « Je me suis dit : "D'accord, il faut peut-être que je reprenne mon chemin là où je l'avais laissé, et pour moi, revenir à l'époque où j'étais avant mon arrivée au Royaume-Uni, où ma vie avait été complètement chamboulée." »

Elle décrit cette décision à travers une image qui reste fidèle à son paysage natal. « J'ai toujours peint ce moment de ma vie comme si j'avais planté un citronnier ailleurs. Les racines sont toujours là. Elles sont toujours là, mais l'arbre peinait à fleurir. Il me fallait donc lui apporter le bon engrais, créer l'atmosphère propice à son épanouissement. Et je crois que j'y suis parvenue. » Ce retour aux sources signifiait rouvrir ce qu'elle appelle une vieille boîte : un répertoire folklorique, des textes traditionnels, des souvenirs, des instruments et le dialecte qui avaient été marginalisés durant son enfance.

Ce projet est devenu une forme de reconnaissance de soi. Elle a commencé par examiner les objets qu'elle avait emportés de Sicile, de petits objets sans valeur marchande qui lui rappelaient des vies spécifiques. « J'ai donc aussi ramené certains des objets présents dans la vidéo, des objets qui me sont chers. Ce sont des objets que j'ai gardés avec moi, même des objets insignifiants, sans valeur monétaire intrinsèque, mais qui me rappellent des souvenirs. » Puis elle les nomme. « L'horloge cassée de mon grand-père, le briquet de ma mère, ces choses qui vous font dire : "D'accord, mais pourquoi les ai-je emportés ?" Eh bien, parce qu'elles me rappellent des fragments de ma vie. » Ces objets apparaissent dans le clip de « *A Ccu Apparteni ?* » comme des points d'ancrage, reliant la question du titre aux personnes et aux histoires réelles qui la sous-tendent.

L'album, dit-elle, l'a aidée à se reconstruire une identité. « C'était l'album. Pour moi, l'album a été un chemin de reconnaissance. » Elle le perçoit comme une protection contre la tentation de s'accrocher à des symboles plutôt qu'à des histoires. « En parlant de ce qui se passe actuellement en Angleterre, si l'on se sent perdu, on est sans doute plus enclin à se rallier à des symboles, à se reconnaître dans un symbole, plutôt que dans une histoire forte qui nous habite et que l'on peut partager. » Sa conclusion unit les deux facettes de sa vie. « J'appartiens donc assurément à la Sicile, mais j'appartiens aussi à un avenir qui se situe probablement au-delà de la Sicile. Et je l'accueille avec joie. »

L'enregistrement de « A Ccu Apparteni ? » en octobre 2022 a réuni plusieurs facettes de son univers musical. Cesare Basile s'est chargé des arrangements et de la direction artistique. « Nous avons enregistré l'album en trois sessions. » Outre sa voix, les tambours sur cadre, les claviers et les castagnettes, Basile a apporté sa contribution à la guitare, à l'électronique et à divers instruments méditerranéens, tandis que **Giorgio Maltese** a joué de la flûte traversière, des tambours sur cadre, de la mandoline, du marranzano (guimbarde), de la cornemuse et de l'accordéon. « Giorgio Maltese, qui a enregistré avec moi et qui est actuellement en tournée, nous assurons les concerts ensemble. Giorgio est avant tout un grand chercheur, et il joue également de la mandoline, du marranzano, du tamburelli, des flûtes, et on retrouve ces instruments sur le dernier album. »

Sur scène, la formule du trio se poursuit, Basile étant remplacé par le multi-instrumentiste palermitain **Michele Piccione**. A Ccu Apparteni? se transforme alors en ce qu'elle décrit comme des « chants pour les déracinés », où rythmes rituels, timbres distordus et interaction étroite avec le public maintiennent la question de l'appartenance au cœur du projet. « Cesare est remplacé par Michele Piccione. Lui aussi est multi-instrumentiste palermitain et un grand musicologue. C'est formidable d'avoir deux grands spécialistes de la tradition, qui se sont aussi appropriés les instruments pour leur donner une nouvelle dimension. » En Grande-Bretagne, elle est rejointe par le guitariste vénézuélien **Lucho Brunicardi**. « Actuellement, je collabore avec un guitariste vénézuélien. Il s'appelle Lucho Brunicardi. Il a adhéré au projet et m'accompagne donc en Grande-Bretagne. »

Le répertoire d' A Ccu Apparteni? mêle des chansons traditionnelles réarrangées et des compositions originales. Sa démarche avec les morceaux anciens suit le même principe que pour son travail sur les textes. « J'essaie de les imprégner de mon expérience, de les interpréter, de connaître leur contexte, leur origine, de comprendre le contexte actuel, les émotions qui nous entourent. » Avant de créer sa propre version, elle écoute généralement beaucoup. « J'écoute différentes versions, s'il y en a. » Puis elle se laisse aller à l'interprétation. « Mais ensuite, j'ai tendance à me lancer dans un style libre. »

Sa conviction que le son peut transmettre du sens par-delà les barrières linguistiques remonte à un voyage de jeunesse. « Je dois dire que j'en ai fait l'expérience pour la première fois il y a de nombreuses années, je devais avoir 18 ans, lors de mon premier festival international en Bulgarie. Il y avait des groupes folkloriques du monde entier. » Dans le public, elle a ressenti quelque chose de direct. « Je me souviens qu'en tant que spectatrice, j'étais absolument fascinée par la puissance émotionnelle que j'ai perçue, même si je ne comprenais pas les paroles. » La même chose s'est produite lorsqu'elle est montée sur scène avec un répertoire sicilien. « Bien sûr, c'est aussi arrivé lorsque j'ai interprété moi-même des morceaux traditionnels siciliens. La réaction a été incroyable, je ne m'y attendais pas du tout. J'étais très jeune à l'époque, je n'aurais jamais imaginé un tel accueil. Je pense donc que c'est là le pouvoir de la musique folklorique, de la musique populaire en général. »

En Angleterre, elle introduit ses concerts en évoquant la barrière de la langue, refusant de la considérer comme un obstacle. « Lorsque je présente mes concerts au public britannique, j'explique que même s'ils ne comprennent pas les paroles, chaque langue recèle un sens, une sonorité propre. » Pour elle, chaque dialecte porte en lui une sonorité façonnée par une longue histoire. « Je pense que chaque langue, chaque dialecte, et plus particulièrement pour une chanteuse, possède une sonorité qui remonte à des millénaires de culture. Et cette sonorité, peut-être d'une manière archaïque, touche le public. »

Sa perception de la réception de son travail hors d'Italie s'est forgée progressivement, au fil des concerts, des conversations et du temps. Elle parle du public anglais avec un profond respect : « L'auditeur anglais a l'oreille fine et curieuse. » Les difficultés, selon elle, résident davantage dans le système qui l'entoure. « Il y a plus d'hostilité de la part des programmeurs et des salles de concert envers ce qui est inconnu. Je le comprends, alors on verra si on peut percer. » Ces dernières années, elle a intégré de petits circuits folk anglais très spécialisés et engagés. « C'est un monde complètement différent. Disons que je commence à découvrir la scène folk anglaise ; ce sont des niches, certes, mais très riches en musiciens qui jouent et enregistrent de la musique folk anglaise et un peu de Balfolk, y compris des répertoires issus des communautés bretonnes. » Cette expérience n'a pas modifié son point de vue sur l'industrie musicale en général, qui reste prudente. « D'après ce que j'ai compris jusqu'à présent, il n'y a pas beaucoup d'ouverture envers le marché sud-européen et méditerranéen. C'est un marché plutôt fermé, malgré le fait que, selon moi, il y ait du potentiel. »

Dans ce contexte, WOMEX est devenu un lieu d'échanges sur l'avenir du projet, autant que sur ses origines. « Nous espérons que ce WOMEX permettra de nouer de bons contacts pour les années à venir, notamment pour des festivals en Europe. » Elle et ses collaborateurs pensent déjà à la suite. « Nous commençons à poser les bases d'un A Ccu Apparteni? 2.0, qui était déjà un projet initial prévu comme un double album. Il n'y a pas encore de chansons, mais nous avons déjà beaucoup de morceaux traditionnels à réarranger et à réinventer. On verra ce que donnera le travail en studio, car on ne sait jamais. »

Elle a d'autres aspirations aussi. Son visage s'illumine lorsqu'elle parle de musique cubaine. « J'adore la musique cubaine. Mon rêve est de passer un an à Cuba, d'apprendre... Je ne sais pas, ça me touche profondément, ça peut paraître étrange, mais ça me transporte, ça me fait bouger. Il y a toujours ce lien entre la musique et la danse, il est toujours là. » Ce lien entre la voix et le mouvement est présent depuis ses tout premiers cours de danse folklorique à Enna et imprègne tout ce qu'elle fait aujourd'hui.

Interrogée sur la manière dont elle ferait découvrir sa musique à quelqu'un qui ne l'a jamais entendue, elle marque une pause. « J'essaie de créer de nouvelles traditions. Je m'inspire de ma propre tradition et je tente de la transmettre à ma génération. La génération 2025 est celle des personnes nées entre les années 80 et 90, qui ont voyagé et sont revenues, passionnées par des choses qui ne leur appartiennent pas et qu'elles se sont appropriées. Un mélange, un croisement entre le passé et le présent. » Cette réponse réunit la Sicile, l'Angleterre et le titre de son EP dans un même cadre : ce n'est pas d'où l'on vient, mais à qui l'on appartient et ce que l'on transmet.